



L'empathie esthétique

par Pierre Lemarquis, neurologue et essayiste

L'œuvre d'art, qu'elle soit musicale, picturale ou littéraire, possède un incroyable pouvoir sur l'homme : elle réjouit son cerveau ! Une voix ou une partition fabuleuse résonne en lui et c'est tout un florilège d'émotions qui le fait chavirer. Une sculpture, une peinture, un poème le ravissent et ce sont ses maux qui, miraculeusement, sont guéris... La preuve avec Farinelli !



N

ous sommes à l'opéra, à Londres, en 1734. Farinelli, le célèbre castrat, chante pour son maître napolitain Nicola Porpora qui l'a fait venir à grands frais pour concurrencer Haendel, le prince de Covent Garden. Il porte un costume flamboyant inspiré des matadors et un casque paré de longues plumes multicolores, il ressemble à un oiseau impérial entonnant au printemps son chant de séduction. Ses yeux soulignés de rouge fixent sa proie, une femme qui lit dans sa loge et fait tinter une petite cuillère contre sa tasse de thé, ce qui l'agace et l'attire comme un défi. Après quelques vocalises d'une grande virtuosité, il lance vers elle un contre-ut puissant servi par un souffle exceptionnel et maintient sa note : la femme, intriguée et curieuse, cesse sa lecture et son regard se fixe avec attention et surprise sur les lèvres et la langue du castrat qui flamboient au milieu de la pâleur extrême de son visage. Le chant cristallin la séduit, ses yeux brillent, s'embuent, ses pupilles se dilatent, sa gorge se noue, son cœur palpite plus fort et plus vite ; fascinée, légèrement étourdie, elle rougit, sa respiration s'accélère et devient plus profonde ; elle frissonne, transpire, sa bouche s'entrouvre comme si elle voulait elle aussi chanter ou pousser un petit cri d'extase ; sa tête se penche légèrement en arrière, un sourire de bonheur se dessine ; elle s'abandonne, comblée. Elle vient de connaître un orgasme musical, véritable prouesse de la part d'un castrat. À ses côtés, deux femmes, victimes d'un étourdissement, se sont lourdement affalées sur le sol.

Farinelli se rendra plus tard à Madrid à l'invitation d'Élisabeth Farnèse pour distraire

son mari dépressif, Philippe V roi d'Espagne. Mélancolique, le souverain se désintéresse des affaires de l'État et reste confiné dans son palais, refusant toute visite. Le castrat lui donne un récital sous ses fenêtres et l'effet est immédiat : le roi est sauvé et reprend goût à la vie, il veut désormais le chanteur à ses côtés pour l'écouter chaque soir.

La voix humaine a des vertus aphrodisiaques et antidépressives par action directe sur le système du plaisir et de la récompense. Celui-ci siège au plus profond de notre cerveau et nous donne l'élan vital, sécrétant de la sérotonine impliquée dans l'humeur, de la dopamine, précurseur de l'adrénaline, impliquée dans le désir et la motricité, de la morphine endogène qui nous détend et calme nos douleurs. Responsable des frissons et de la chair de poule qui accompagnent nos émotions les plus fortes, cette dernière engendre les addictions qui en découlent.

Ce système dionysiaque activé par la musique sera utile aux anxieux, aux mélancoliques, rassurera le prématuré dans sa couveuse, ébranlera les murs de la citadelle de l'artiste, fera danser le tango au parkinsonien, calmera les douleurs du rhumatisant et activera la mémoire émotionnelle de l'Alzheimer. D'autres muses le courtisent et il s'activera de la même façon lorsque nous serons confrontés à ce qui nous plaît, ce qui résonne avec notre biographie, qu'il s'agisse d'une œuvre d'art ou d'autres éléments de notre existence ; un simple regard suffit à le réjouir et à susciter l'invitation d'un ou d'une partenaire, l'amorce d'un pas de danse, prémisse aux vertiges de l'amour.



Œuvres de Gully **PAGE 41** *Rockwell meets Hitchcock, Lichtenstein and Picasso 2*, 2013.
CI-DESSUS *Rockwell meets Lichtenstein 2*, 2014.
PAGE SUIVANTE *Dohanos meets Warhol 1*, 2014.



Regardez ce couple s'élaner sur la piste, observez leur chorégraphie : chacun anticipe les mouvements de l'autre et s'y adapte en parfaite résonance émotionnelle, c'est le triomphe des neurones miroirs ! Ces derniers nous permettent d'imiter le monde qui nous entoure. Fonctionnels dès l'enfance, ils nous montrent comment parler en reproduisant les mouvements phonatoires des adultes, plus tard ils nous aideront à assimiler les gestes d'un professeur de musique ou pour acquérir toute autre technique. Couplés aux circuits de l'empathie qui rejoignent ceux du plaisir et de la récompense, ils nous permettront de pénétrer à l'intérieur de l'esprit des autres.

Le chemin inverse est possible et proprement vertigineux. À l'écoute d'une musique, notre cerveau fonctionne comme s'il chantait et dansait, même si nous demeurons immobiles dans la salle de concert. Il en est de même avec les arts visuels qui, après avoir excité les zones postérieures du cerveau dévolues à la vision, sont reconnus comme lorsque l'on se trouve face à un être humain, avant d'être incorporés par nos neurones miroirs qui miment les gestes entrevus et leur attribuent un sens. Lorsqu'il s'agit d'art abstrait, c'est le mouvement qui a donné naissance à l'œuvre qui est reproduit en écho : le sujet qui observe une création de Lucio Fontana perçoit les coups de cutter que l'artiste a donnés en lacérant sa toile.

Le phénomène est retrouvé avec la littérature, notre cerveau voit les lettres comme des images qui lui parlent, dans une zone à la jonction entre celle dédiée à la vision et celle de la reconnaissance du langage. Des connexions s'établissent avec la sensorialité évoquée par les mots lus, par exemple s'il s'agit d'une odeur comme « cannelle » ou « jasmin », le cerveau olfactif s'active. Les métaphores impliquant une notion de texture, comme « une voix de velours », excitent la zone sensorielle dévolue au tact. S'il s'agit d'une notion de mouvement, c'est le

cerveau moteur qui s'anime. Après quelques jours de lecture régulière, le renforcement de ces circuits sensori-moteur persiste comme si les personnages de la fiction habitaient désormais notre cerveau, lui faisant partager leurs perceptions et leurs émotions. Flaubert avouait : « Madame Bovary, c'est moi ! ».

L'œuvre d'art prend possession de son spectateur ouvert et sans défense, elle s'incarne en lui. Véritable simulateur d'émotion, elle l'entraîne dans des territoires inexplorés, l'aide à se connaître et à mieux comprendre les autres et le monde qui l'entoure.

Écouter une musique, admirer une œuvre ou lire un livre aboutissent au même résultat : notre cerveau se comporte comme si la musique, un tableau ou les personnages d'un roman s'y étaient incrustés, ainsi que le préoyaient les philosophes comme Merleau-Ponty et Robert Vischer, qui donna un nom au processus en 1872 : l'empathie esthétique, le ressenti de l'intérieur, *l'Einfühlung*.

Dans ce contexte, c'est paradoxalement la pensée qui devient matière, le verbe qui se fait chair et non le cerveau qui fait de l'esprit, comme les neurosciences le suggèrent habituellement. Nous ne percevons par les sens que l'apparence des choses. Ce qu'elles sont en elles-mêmes, leur intimité, nous échappe, sauf par l'empathie qui nous permet d'entrer en résonance avec elles. Il ne s'agit pas d'un simple phénomène en miroir, mais d'une véritable modification de nos circuits neuronaux par les œuvres pouvant aboutir à des processus émergents : le tout, c'est-à-dire l'œuvre, le spectateur et les liens tissés entre eux, étant bien plus que la somme des parties. Un effet thérapeutique est possible, parfois spectaculaire, une véritable renaissance qu'Aristote avant Freud appelait catharsis. Il s'agit d'un art de la mémoire poussé à l'extrême puisque le créateur, via son œuvre, vit à nouveau dans le cerveau du spectateur qui assumera sa quête d'éternité en l'incorporant, le nourrissant de sa propre chair comme un nouveau-né.

Il est des pierres dans lesquelles nous distinguons des paysages ou des cités en feu, marbres paysagés d'Italie ou « pierres de rêves » stimulant l'imagination de vieux Chinois pleins de sagesse et dont l'éclat et les strates ont quelque chose de musical, comme si la beauté ou le son éphémère cherchaient à s'éterniser dans la matière, ou dans notre cerveau, en le sculptant à son image comme un écho. ■